

La guerre et l'occupation vécues par un jeune garçon en Normandie

Claude Payen

La guerre :

En septembre 1939, j'avais à peine dix ans et j'entendais les grandes personnes parler de l'éventualité de la guerre. Les Allemands avaient déjà envahi certains pays voisins du leur, et notamment l'Autriche. Puis ils s'en prirent à la Pologne avec une férocité inouïe. La France et l'Angleterre ne pouvaient laisser faire Hitler et son régime d'expansion totalitaire et déclarèrent la guerre à l'Allemagne.

Les ordres de mobilisation furent affichés dans toutes les communes. C'est ainsi qu'une section de soldats fut réunie à Escoville, sous les ordres d'un sous-officier qui était d'Hérouvillette. Cela dura environ trois jours. Tous ces jeunes hommes partaient confiants et arrosaient leur départ au petit bistrot sur la place, dont mon oncle était le tenancier avec son beau-frère. Ils étaient débordés par le service et ils avaient bien du mal à faire face à la demande. C'est ainsi que je donnais un coup de main et portais des chopines de vin ou des cafés aux appelés. Je me retrouvais le soir avec les poches de ma blouse d'écolier pleine de pièces. Je n'en avais jamais vu autant !

Ils partirent à pied en direction de Troarn où ils devaient prendre le train. Ils avaient tous des tenues disparates et je ne me souviens pas leur avoir vu des armes, sauf celle du sous-officier qui se pavane sur un beau cheval. Il avait fait des périodes militaires et avait la garde de son paquetage et d'un pistolet qu'il arborait fièrement à sa ceinture. Il avait belle allure avec son képi, ses belles bottes noires et ses éperons.

Ils partirent ailleurs, comme beaucoup d'autres, confiants, et même un peu joyeux, sous le regard de leurs parents et les baisers de leurs femmes ou fiancées en pleurs. Leur rendez-vous était à la gare de Troarn où ils se rendirent à pied.

Les lignes du front de l'Est se sont progressivement garnies à l'arrière de notre « infranchissable » ligne Maginot. Ceux qui étaient dedans étaient bien mais les autres, un peu derrière, étaient dans des abris ou gourbis précaires. Il ne se passa rien pendant les mois d'hiver sauf qu'il fit très froid. Cette période fut nommée « la drôle de guerre ». Les femmes tricotaient des grosses chaussettes et des pull-overs pour envoyer à leurs soldats. Ma grand-mère, qui était experte en tricot, donnait des conseils aux jeunes, et certaines arrivèrent à faire des grandes chaussettes torsadées. L'hiver passa malgré le grand froid et un jour, nous apprîmes que les Allemands avaient commencé leur attaque par la Belgique (comme en 14). Ils envahirent rapidement cette petite nation. La guerre était vraiment engagée et les nouvelles qui nous arrivaient du front n'étaient pas réjouissantes. Nous ne pouvions résister à l'envahisseur. Les Anglais, qui étaient venus à notre aide, rembarquaient à Dunkerque. Nos soldats étaient faits prisonniers par milliers malgré la résistance qu'ils opposaient là où ils le pouvaient. Un dimanche matin, le ciel s'obscurcit au point que c'était presque la nuit en plein jour. C'était les réserves de pétroles qui brûlaient avant que les Allemands n'arrivent à la Seine. C'était aussi un jour de première communion et les robes blanches des petites filles recevaient des flammèches noires et grasses. La cérémonie fut fortement gâchée.

Les premiers envahisseurs furent vite partout : quelques motocyclistes et voitures blindées, la troupe qui déferlait à pied mais aussi beaucoup à cheval ou sur des chariots ou

encore sur des caissons à munitions. La cuisine roulante suivait en dernier. Ils s'installèrent partout en réquisitionnant toutes les grandes maisons pour en faire leur *kommandantur* (des pièces chez les habitants pour les hommes et des écuries pour leurs chevaux). Tous les jours, ils faisaient de l'exercice et marchaient au pas cadencé en chantant fort bien. Il n'y avait que cela qui nous plaisait à nous, gamins, qui n'avions jamais vu autant d'ordre et de discipline. Pour occuper le château d'Escoville, ils évincèrent la propriétaire qui était très âgée. Elle a dû se loger dans une petite maison au bout du village et, comme elle était malade, elle mourut quelques jours après.

Nous ne les trouvions pas trop désagréables bien que nous en ayons peur. On nous disait qu'il ne fallait rien accepter d'eux, que des crayons pouvaient nous exploser dans les mains ou que des bonbons étaient empoisonnés. Rien de tout cela évidemment ne nous arriva.

Les premiers envahisseurs partirent et furent remplacés par un régiment d'artillerie. Ils construisirent un grand hangar en bois avec des planches qu'ils étaient allés chercher à la scierie de Monsieur Briois. Il n'était pas d'accord mais il a bien fallu qu'il cède. C'était vraiment une grande construction légère qui ne pouvait que camoufler leurs beaux canons. Ils ne restèrent que peu de temps et dès leur départ, nous avons vite démonté le hangar pour récupérer les planches.

Après les premiers, qui étaient de beaux et grands gaillards, il en vint d'autres, certains plus âgés et d'autres plus jeunes qui faisaient beaucoup d'entraînements. Puis, arrivèrent des prisonniers russes. Ils les parquèrent dans une vieille ferme et finirent par les incorporer dans leur unité. Je crois que ces prisonniers russes étaient des Mongols. Les Allemands réussirent à les convaincre de marcher avec eux.

L'hiver 41-42 fut particulièrement pénible. Les Allemands réquisitionnaient tout et il n'y avait plus rien à manger. Mon père avait appris qu'il y avait des silos de pommes de terre que les Allemands avaient stockés à l'ancienne cartoucherie de Mondeville et qui avaient gelé. Ils autorisaient les civils à récupérer ce qui aurait encore pu l'être. Nous y allâmes et trouvâmes quelques patates pourries dans une puanteur indicible. Nous en rapportâmes trois ou quatre kilos dans une musette et nous eûmes bien du mal à les manger ! Le marché noir fleurissait et parfois les Allemands trouvaient de la nourriture qui nous était refusée. Ils avaient plus de moyens que nous. Je me souviens qu'au printemps 1942, un marchand était venu s'installer sur le parvis du château. Il guettait la sortie des soldats pour leur vendre des bananes et des dattes qu'il se procurait, je ne sais comment. Cela ne nous était pas accessible. Il les vendait très cher aux Allemands. Sur le chemin de retour de l'école, nous l'entourions, lui et sa carriole, et réussissions bien, les uns et les autres, à lui chaparder une boîte de dattes. Il était furieux ! Il finit par abandonner son commerce...

Quand on pouvait se procurer quelques kilos de blé, il fallait le moudre. Certains le faisaient dans un moulin à café à main et le tamisaient dans des passoires. Maman nous faisait de la galette ou de la bouillie. Ça bouchait toujours un trou ! Mon ami Paul Leglu, qui était le fils d'un fermier du lieu-dit « le Pré Baron » à Touffréville, s'occupait, à la demande de son père, de faire de la farine avec un moulin et une bluterie électrique (mais il ne fallait pas le dire !). C'est ainsi que j'allais souvent avec lui pour faire marcher la machine et moudre le peu de blé que beaucoup de gens apportaient. Nous leur rendions tout cela moulu et trié séparément dans des petits sacs de toile qui portaient leurs noms. A quatre heures, nous avions le droit à une grande tartine, coupée sur un pain de six livres et beurrée de beurre salé et de confiture. Ce sont les meilleures que je n'ai jamais mangées !

Arriva la fin du mois de juin et donc la fin de l'école où nous apprenions, entre autres, à chanter « Maréchal, nous voilà » sans grand enthousiasme ! Il n'y avait plus de papier et il fallait serrer les lignes et même écrire dans la marge et sur la couverture de nos cahiers. Je quittai l'école et quelques jours après je fus embauché dans la ferme de Monsieur d'Hoine pour faire la moisson. Je dus y rester jusqu'en 1944. Nous étions six salariés dont quatre jeunes et moi (le plus jeune). Nous travaillions durs mais nous étions bien nourris : notre livre de pain par jour en tant que travailleurs agricoles, avec du bon lard, du beurre et des pommes de terre à discrétion (un cochon de 80 à 100 kilos y passait tous les mois). Mon salaire de l'époque était de six francs cinquante la semaine. Je rapportais de temps en temps un peu de pain et de lard à la maison. Cela faisait bien plaisir à papa qui était réquisitionné par les Allemands pour construire les blockhaus sur la côte, sous la direction des Allemands en armes. C'est ainsi qu'il participa à la construction des blockhaus de Merville, blockhaus qui devaient être l'objectif le premier jour du débarquement des parachutistes qui tombèrent chez nous. On sait maintenant que ce fut une terrible bataille pour les prendre d'assaut, bataille qui causa beaucoup de morts alors que les canons qui devaient les équiper n'avaient pu arriver jusque-là. Il n'y avait qu'une petite pièce d'artillerie qui ne pouvait pas faire de mal à l'armada du Débarquement contre laquelle ils avaient été construits.

Mon père nous disait que les Allemands devaient souvent rapporter des outils neufs car ils disparaissaient (marteaux, pelles, pioches.... même des wagonnets tombaient dans les coulées de béton). Les Allemands firent appel à des volontaires pour aller travailler en Allemagne dans les usines. Ils firent la promesse que des prisonniers seraient libérés en contrepartie de leur dévouement. Quelques-uns partirent mais beaucoup prirent le maquis et furent cachés dans les fermes. Mon cousin Michel, qui était prisonnier, revint malade. Comme beaucoup des libérés, il mourut peu de temps après. Il avait vingt-trois ans.

Le 1^{er} mai 1943, quelques jeunes (garçons et filles) et moi, nous avons projeté d'aller cueillir du muguet dans le bois de Bavent. Un jeune soldat allemand de la garnison d'Escoville, qui recherchait notre compagnie, accepta de venir avec nous. Il alla prévenir ses chefs qui l'autorisèrent à venir avec nous mais lui conseillèrent d'emporter un pistolet. On cueillit du muguet, mais notre obsession était de voir le pistolet et surtout de le prendre en main. Ce fut très difficile de le convaincre de nous le confier. Le plus âgé d'entre nous y parvint et braqua le jeune soldat sans pour cela lui faire du mal. Il lui rendit ensuite son arme. Le jeune soldat tremblait comme une feuille sans doute a-t-il eu d'autres émotions après... Mais s'il vit encore il doit s'en souvenir ! Nous le réconfortâmes gentiment et revînmes, garçons et filles, bras dessus bras dessous.

Les Allemands installèrent pendant quelques mois un groupe de gros projecteurs dans la plaine au lieu-dit « Les Quatre Ormes », à Touffréville, dans les terres de mon patron. Ils éclairaient le ciel au moindre bruit d'avion. Il ne fallait pas s'en approcher. Ils ne restèrent que peu de temps. Ils craignaient sans doute d'être trop facilement repérés.

Un jour, mon patron m'envoya avec un cheval et une vachère jusqu'au hameau de Sainte-Honorine-la-Chardonnerette, chez sa sœur qui avait une ferme en ce lieu. Chemin faisant, je rattrapai un jeune soldat allemand qui marchait fusil à la bretelle. Il m'arrêta et monta avec moi dans la carriole. Il voulut que je le conduise à la gare de Caen. Je constatai qu'il avait l'insigne des « SS ». Il trouva que le cheval n'allait pas assez vite et me prit les rênes afin de faire courir le cheval plus vite. Je voulus le calmer mais il me menaça et était de plus en plus méchant avec le cheval. La pauvre bête arriva à Caen en nage de sueur. Je fus

bien content d'en être débarrassé et je revins au pas. Je supposai qu'il devait rejoindre la Russie.

Les avions alliés devenaient de plus en plus nombreux et passaient par vagues de plusieurs centaines, pour aller bombarder des villes allemandes ou des points stratégiques en France. Ces gros quadrimoteurs faisaient un bruit assourdissant. Ils étaient encordés par de nombreux chasseurs qui ressemblaient à des moineaux à côté des gros. La nuit, les projecteurs s'allumaient à leur passage et la Flak (DCA allemande) entraînait en jeu dans un vacarme infernal. Il tombait des myriades de petits morceaux de papier argenté [*des « windows » destinés à brouiller les émissions radio et tromper les radars*]. Nous apprîmes plus tard qu'ils devaient brouiller les échos pour les radars allemands. Parfois, un avion était touché et faisait demi-tour (quand il le pouvait), vers l'Angleterre ou allait s'écraser dans le lointain. Si l'équipage avait eu le temps de sauter, il était soit fait prisonnier par les occupants ou soit caché par des partisans qui faisaient leur possible pour essayer de les faire repartir en Angleterre.

Le Débarquement à Escoville et à Colombiers-sur-Seulles :

En ces premiers jours de juin 1944, on sentait une effervescence parmi les troupes allemandes. J'avais été envoyé par mon patron, sur réquisition des occupants, pour débarder des arbres avec un cheval. Une trentaine d'hommes était chargés de les couper dans le bois de Bavent, entre Touffréville, Escoville et Troarn. Il fallait les traîner jusqu'au lieudit « La Tonnelle ». Là, ils étaient chargés sur des camions allemands qui les transportaient vers la plaine et les marais de Troarn, où d'autres hommes et femmes devaient creuser des trous sous bonne garde. Ils devaient en creuser un certain nombre avant de pouvoir partir [*il s'agit des « asperges de Rommel », destinées à empêcher l'atterrissage de planeurs*]. S'ils étaient quittes de bonne heure, ils devaient en faire davantage le lendemain. Ce n'était pas la bonne méthode. La cadence s'est sérieusement ralentie et les Allemands étaient furieux. Je me souviens que l'épouse du Docteur Martin avait été amenée avec d'autres hommes et femmes et qu'elle refusait de prendre la pelle et la pioche, ce qui avait entraîné des menaces... Mais elle n'a pas cédé !

Les aviateurs alliés (anglais je crois) prenaient de la hardiesse et nous survolaient en rase motte avec leurs avions de chasse. L'un d'eux avait battu des ailes pour nous saluer alors que nous travaillions dans les champs, sans doute après avoir reconnu que nous étions des civils. Un soir que je revenais du fond du bois, assis en amazone sur le dos de mon cheval (un petit percheron qui était rond comme une boule), deux jeunes soldats allemands m'ont arrêté et ont voulu monter sur son dos avec moi. Je m'étais assis au plus près de l'encolure, ce qui n'était pas très confortable. Les deux Allemands assis derrière moi faisaient courir le cheval et riaient comme des bossus. Lorsque l'un d'eux a sorti son pistolet et a tiré en l'air, mon cheval (nommé Bichot) n'a pas apprécié et a fait un écart brusque. Je me suis rattrapé à la crinière et j'ai réussi à me tenir en place. Mais mes deux passagers sont tombés à terre et l'un d'eux a pris un coup de sabot de cheval dans les côtes. Il est devenu très méchant, alors que son collègue riait de plus en plus. Il a voulu tuer le cheval mais l'autre l'en a empêché et il s'est occupé de sa blessure sur le bord du chemin. Je n'ai pas demandé mon reste et je suis reparti vers Escoville, bien content d'être débarrassé.

Ceci se passait le 5 juin et malgré la fatigue d'une rude journée, j'ai retrouvé des amis de mon âge et nous avons fait une partie de football après la soupe - ou plus exactement nous

avons joué avec un mauvais ballon et les buts étaient marqués par des cailloux ! C'était dans un herbage où les vaches paissaient toute la journée et les glissades n'étaient pas rares... J'avais treize ans et demi ; certains de mes copains étaient un peu plus âgés que moi et d'autres un peu moins. Nous sommes partis nous coucher à la pénombre.

Nous habitons une petite maison dont les chambres étaient mansardées. Il y avait beaucoup de mouvements d'avions et ce n'était pas le même bruit que ceux des avions que nous entendions habituellement et qui allaient bombarder l'Allemagne par vagues de plusieurs centaines. Ceux-là volaient plus bas et en écartant le rideau, mon frère et moi avons vu un avion qui passait juste au-dessus de nous, sans bruit, juste un chuintement. Mon père est arrivé et nous a dit : « C'est un planeur, c'est le Débarquement ! » Des parachutes tombaient du ciel. Notre nuit a été finie. Vite habillés, nous sommes descendus et avons été jusqu'au bout de notre chemin. Là, nous nous sommes trouvés nez à nez avec deux gars grimés sur une toute petite moto pliante. Ils étaient vêtus de treillis bariolés. Ils avaient des casques, des filets de camouflage et la figure barbouillée de noir. Celui qui conduisait avait une mitraillette pendue en bandoulière et l'autre était prêt à tirer. Leurs premières paroles ont été de nous demander : « Où le Bosch Monsieur ? »

Nous venions de voir un détachement d'Allemands qui allaient vers les bois de Bavent ou Troarn. Ils étaient à pied avec un armement assez léger m'a-t-il semblé. Certains traînaient des petites voitures à bras avec les paquetages. Je les avais vus par la fenêtre pendant que je m'habillais. J'en informai les deux motards tant bien que mal avec forces gestes. Ils nous ont sorti une carte très détaillée car ils voulaient rejoindre un lieu qu'ils nous ont montré sur la carte en prononçant le nom de « *Mailléna* ». Nous les avons dirigés vers ce lieu dont je n'avais jamais entendu parler. Il se situait près du carrefour de l'Arbre Martin, et de la poterie de Bavent, sur la commune de Bréville-les-Monts. Nous sûmes plus tard que c'est là qu'ils devaient se regrouper pour aller prendre les fameux blockhaus de Merville, où beaucoup moururent [*probablement en effet des paras égarés de la 3^e Brigade cherchant à gagner Le Mesnil de Bavent*]. Nous sûmes ainsi que Madame Mailléna avait des contacts avec l'Angleterre pendant l'Occupation.

Après que nos deux jeunes *tommies* nous eurent quittés en se dirigeant vers Bréville par le chemin dit de la rue Madeleine, nous sommes allés voir et avons récupéré des parachutes. Certains avaient descendu des containers auxquels nous n'osions pas toucher, pensant que ces longs cylindres, étaient peut être des bombes. Nous en avons caché au pied d'une haie et nous en avons fait part aux soldats plus tard dans la journée. Dans l'avenue et le bois du château, il y avait de nombreux parachutes qui étaient restés accrochés dans les arbres. Près des bâtiments de la ferme du château, nous avons fini par voir des soldats qui nous ont demandé, eux aussi, comment rejoindre Bréville. Il était environ six heures du matin, et il était temps que je prenne mon travail à la ferme où je soignais les animaux avec quatre camarades. Nous étions très excités et nous n'avons fait que le nécessaire. Avant le Débarquement, mon frère André (de deux ans plus jeune que moi) avait creusé une tranchée dans notre jardin et nous l'avions recouverte de planches et de fagots de bois. L'entrée était orientée vers le chemin qui part de la place et retourne vers la rue Madeleine et les bois. La canonnade était de plus en plus intense et nous nous fourrions bien vite dans cet abri, croyant être plus en sécurité que dans notre maison. Nous étions six dans ce petit boyau, mes deux grands-mères, mes parents, mon frère et moi. Nous étions vraiment mal et notre fatigue nous obligeait à dormir dans n'importe quelle position.

Le lendemain, je suis encore allé à la ferme, qui se trouvait à une centaine de mètres, afin de soigner les bêtes. Là, le patron nous a dit de les envoyer à l'herbage. Je rapportai du lait et un peu de pain avec du lard, mon casse-croûte habituel quand je travaillais. Nous nous partageons cela en famille avec quelques pommes de terre cultivées dans notre jardin. Nous étions le 7 juin et dans l'heure de midi, j'ai voulu aller me coucher dans mon lit. J'ai vite été réveillé par la canonnade. De ma fenêtre, j'ai aperçu un gros char allemand qui évoluait dans les champs d'en face. Je suis vite descendu à l'abri et j'étais à peine rentré que la fenêtre de ma chambre recevait un coup de canon. Sans doute avaient-ils dû me voir du char... Tout l'étage fut démoli.

Les soldats anglais et allemands se succédaient par notre petit chemin pour éviter l'autre rue qui était plus à découvert. C'est ainsi qu'une patrouille de SS allemands [*s'il s'agit bien de SS, ce pourraient être des éléments de la 12^e Panzer SS Hitlerjügend, en patrouille au nord de leur unité lors de sa manœuvre vers l'ouest de Caen par le sud. Quelques soldats de cette division ont effectivement été capturés par la 1^{ère} Brigade Commando au sud d'Amfreville*] nous a aperçus dans notre trou et nous a braqués avec leur mitraillette. Mon père a levé les bras en disant que nous étions français, ce dont le chef devait se douter... Il s'est finalement décidé à partir en disant : « *Jah, französisch* » d'un air mauvais. Notre abri était bien mal placé. C'était un va-et-vient continu des uns et des autres, avec des rafales de mitraillettes, des coups de fusils et des explosions d'obus de mortier. L'un d'entre eux est tombé tout près et les fagots commençaient à brûler. Nous les avons éteints avec des seaux d'eau qu'il fallait aller tirer au puits avec le moulinet. Lors d'une accalmie, mon père, mon frère et moi étions accoudés sur notre barrière pour voir ce qui se passait sur la place. C'est alors qu'un Allemand est sorti du coin d'un mur et nous a mis en joue. Notre père nous a vite reculés d'un coup de bras. L'Allemand aurait pu nous avoir tous les trois d'un coup de fusil mais il n'en a pas eu le temps.

Il y avait eu de la bagarre dans le village. À un moment, des Anglais très pressés, nous ont abandonné un de leur camarade blessé. Ils l'avaient mis sur une échelle en guise de civière. Dès qu'il y a eu une accalmie, nous lui avons donné à boire, mis un petit coussin sous la tête et nous l'avons emporté plus loin vers les lignes anglaises.

Un matin, sous la canonnade, notre oncle Georges, qui tenait le petit café sur la place, est arrivé en courant. Il voulait du lait pour sa petite fille récemment née. Nous n'en avions plus. Il n'y avait qu'une solution, c'était d'aller à la ferme. Mais il n'y avait pas moyen de prendre la route sur une centaine de mètres qui nous séparaient de la ferme. Il est donc parti avec une timbale en grimpant et sautant par-dessus les murs du jardin. Arrivé à l'étable où il a voulu traire une vache, il s'est aperçu que sa timbale avait été percée par un éclat d'obus. Il ne revint par le même chemin, qu'avec un peu de lait dans une assiette.

Le lendemain, nous semblions être libérés et il y avait des groupes d'Anglais qui se promenaient jusque sur la place [*il s'agit probablement des Ox & Bucks du Major Howard*]. Mon oncle, le bistrotier, qui avait fait le plein d'un tonneau de 1 200 litres de poiré encore sucré, doux et délicieux, « arrosa » nos libérateurs... Tellement bien que quelques-uns qui ne s'étaient pas méfiés, repartirent vers les bois pas mal éméchés ! Peu après, un chef est venu et a tout simplement enlevé la champlure. Le précieux liquide s'est répandu dans la cave. Mon oncle comprit que c'était une sécurité pour ses hommes, mais il a longtemps regretté son poiré...

Le lendemain, tout semblait calme. Nous étions dans la rue quand tout à coup, un char allemand est arrivé par la route de Touffréville, avec des fantassins qui le suivaient. Sur la place, il y avait une maison d'où l'on pouvait voir jusqu'au milieu du village. Les volets de cette maison étaient fermés. C'est alors que l'un des fantassins cria au chef de char en français (ce qui nous a toujours interpellés sur sa nationalité) « Ouvre les abat-vents ! » [*ce détail interpelle en effet ; s'agirait-il d'un collaborateur servant de guide aux Allemands ?*] Un coup de canon partit. La fenêtre fut ouverte et une partie de la façade fut démolie. Cette maison aurait pu être un bon observatoire pour voir venir... Heureusement pour eux, les habitants n'y étaient pas. Ils étaient tout simplement au fond de leur jardin, sous un hangar de tôles ondulées. Quelle bêtise ! On retrouva plus tard, après l'exode, ce hangar criblé de trous d'éclats d'obus. Ce char, que nous ne sommes pas restés à regarder, est reparti comme il était venu vers l'avenue qui menait vers Touffréville.

Peu de temps après, un petit avion (que nous appelions un « coucou ») est venu se balader aux environs de cette avenue. Il a dû informer en communiquant par radio avec qui de droit, qu'une colonne d'Allemands était dissimulée sous les arbres de l'avenue. C'est alors qu'une volée d'obus de marine est tombée sur le village, d'abord deux ou trois à gauche et à droite de l'avenue, puis en enfilade. Les Allemands avaient disparu, mais que de dégâts et de morts dans notre village...

Un petit monsieur, qui avait fait la guerre de 14 « de loin », était venu nous retrouver au carrefour du château, où nous avons trouvé une cache pour observer sans être vus. Il se pavanait au milieu du carrefour. Une balle de fusil lui traversa le pied. Il est reparti en boitant et geignant sans en demander davantage !

Nous n'avions plus grand-chose à manger. C'est alors qu'un jeune voisin, qui était apprenti boucher, découpa une vache qui avait été tuée. Il la distribua aux villageois et à quelques soldats anglais qui se trouvaient là. Nous nous régalâmes pendant deux jours en regrettant de ne pas avoir de pain.

C'était de pire en pire. Les escarmouches se succédaient sans cesse. Un matin, en me rendant à la ferme pour soigner les chevaux, je découvris qu'un de mes camarades de travail (qui logeait dans les locaux de la ferme) avait été tué par un obus qui était tombé près de lui dans la cour. C'était le premier mort que je connaissais. Il s'appelait Pierre... Cela m'a longtemps perturbé. C'est ce jour-là que la bonne polonaise de la ferme (qui s'appelait Victoria) et moi avons trouvé un petit groupe de soldats cachés dans la laiterie. Il y avait deux hommes âgés qui étaient allemands et trois hommes plus jeunes qui étaient polonais (d'après ce que me dit Victoria). Ils désiraient se rendre. Je suis donc allé chercher des Anglais qui les ont cueillis là sans plus de façon. Je récupérai un pistolet allemand qu'ils avaient laissé là avec des fusils et d'autres harnachements.

C'était devenu difficile et dangereux de rester là plus longtemps. Nous avons appris qu'à l'autre bout du village, plusieurs personnes avaient été tuées. Les Anglais nous ont obligés à abandonner nos maisons en triste état et à partir en allant de leur côté (vers la côte). À la ferme, mon patron était déjà parti. Avec l'aide de deux amis, nous attelâmes deux chevaux sur un vieux chariot belge en bois avec des roues à bandages. Ce chariot datait d'avant la guerre de 14. Nous l'avons chargé de tout ce que nous avons pu, notamment de nos matelas, nos couvertures et de quelques gamelles de cuisine. Nous primes en passant trois chevaux qui étaient encore là. C'est ainsi que nous en sauvâmes cinq. C'était le 17 juin.

Nous partîmes sous la protection de soldats anglais, tout en constatant les dégâts de l'autre bout d'Escoville. Le clocher de l'église était tombé, sans doute par un coup de canon. Il devait avoir servi de mirador et de point d'observation. Un sapin d'une trentaine de mètres avait aussi servi à un tireur allemand pour tuer plusieurs soldats anglais, jusqu'à ce qu'il ait été repéré. Il fut à son tour descendu de son perchoir. Nous passâmes Hérouvillette, où il y avait eu aussi des escarmouches et des tués (allemands et anglais). En passant à Ranville, nous découvrîmes un champ d'atterrissage où s'étaient posés de nombreux planeurs de tailles différentes. Beaucoup étaient en mauvais état. Ils s'étaient brisés dans les arbres ou dans les asperges à Rommel fraîchement plantées. Il y avait de plus en plus de soldats avec leur matériel, notamment les fameuses jeeps qui faisaient notre admiration. Il y avait aussi des chenillettes avec des petits canons qui avaient été débarqués des plus gros planeurs [*les chars Tetrarch de l'escadron de reconnaissance de la 6^e Division aéroportée, acheminés en planeurs Hamilcar*].

En passant le pont de Ranville, sur l'Orne (il était à sens unique à cette époque), une vieille dame juchée sur un matelas en haut d'une charrette se couvrit la tête avec son fichu noir pour ne pas voir l'eau de chaque côté. Elle priait et faisait des signes de croix. Je crois qu'elle avait encore plus peur que sous la mitraille ! Le pont de Bénouville se trouvait quelques centaines de mètres plus loin, sur le canal de Caen à la mer. Ce fut un point stratégique pour le Débarquement. Trois planeurs étaient couchés dans le marécage, à quelques mètres de là. Ce pont était très bien gardé par de nombreux soldats. Il fut ultérieurement nommé « Pégasus Bridge ».

En passant le village de Saint-Aubin-d'Arquenay, des soldats qui avaient un brassard nous firent arrêter dans un petit herbage près de la route. C'était la « *Military Police* ». Nous restâmes là pendant quelques heures et en profitâmes pour faire boire et manger nos chevaux. Cette pause nous permit de regarder, en catimini, le pistolet allemand que j'avais récupéré et caché dans un seau galvanisé tout neuf que le père de l'un de mes copains avaient pendu au chariot. Je ne sais plus lequel de nous eut l'idée d'appuyer sur la gâchette... Toujours est-il que le coup partit vers le sol, sans plus de dommage mais causant l'effervescence dans le groupe et parmi les quelques soldats qui se trouvaient plus loin. Personne, sauf nous, ne sut jamais ce qui avait causé un si beau trou rond au fond du seau du pépère...

Nous repartîmes en roulant le plus souvent sur le bord des champs. Des soldats du Génie creusaient les bords de cette petite route de campagne et les empierraient malgré le passage continu de nombreuses troupes qui étaient quant à elles venues de la mer. Le soir, nous arrivâmes à Cresserons, où nous fûmes accueillis avec une gamelle de lingots blancs que nous servirent les habitants à l'entrée du village. Nous avons couché dans le grenier d'une ferme. Bien que ce fût dans du foin, je me souviens avoir dormi comme un loir. Nous repartîmes le lendemain parmi les convois et les camps de matériel qui s'accumulaient de part et d'autre de la route. Nous finîmes par arriver à un village nommé Colombiers-sur-Seulles parce que la fille du petit monsieur à la balle dans le pied était là en tant qu'institutrice. Elle était mariée au fils d'un cultivateur. Nous avons dû nous installer à une quarantaine dans l'ancien presbytère, là même d'où les Allemands et les enrôlés mongols s'étaient échappés quelques jours avant. Nous attrapâmes quelques « bestioles » indésirables.

C'est là que des soldats, qui parlaient un drôle de français, nous rendaient visite. Ils étaient Canadiens français. Nous les jeunes, nous ne savions même pas que cela existait ! Ils étaient très gentils et nous donnaient ce qu'ils pouvaient à manger ainsi que des cigarettes. C'est là que la plupart d'entre nous ont commencé à fumer. Pendant quelques jours, nous

avons arpenté les camps de soldats et récupéré quelques vêtements. Nous étions habillés en Anglais. Nous trouvions aussi des restes de nourriture après leur passage, dont des boîtes de *corned-beef* et autres *puddings*. Ils ne passaient que peu de jours dans ces camps de regroupement avant de partir vers le front. Beaucoup ont dû mourir entre Caen et Troarn.

Le moment de la moisson est arrivé. Entre les camps de stockage où il y avait désormais des tas de munitions, de bidons et de jerricanes d'essence, il restait des champs de céréales et notamment une grande parcelle de blé dont nous avions le plus grand besoin. Les Anglais voulaient la place pour faire un terrain d'aviation provisoire, pour leurs avions de chasse. Il y eut même un jour deux bombardiers qui se posèrent là, après avoir eu quelques problèmes avec la DCA allemande, de retour d'un raid sur les positions ennemies. Nous eûmes, quelques amis et moi, l'occasion de monter à bord d'un « Halifax » et d'un « Liberator ». Ce fut pour nous une aventure extraordinaire même si nous sommes restés au sol. Le terrain avait été aménagé en quarante-huit heures, à grands coups de bulldozers et autres niveleuses. Suivaient ensuite des équipes de poseurs de plaques d'envol en acier qui s'accrochaient les unes dans les autres, pour former une piste capable de recevoir les avions. C'est ainsi que le bourdonnement des appareils atteignit son apogée.

Une nuit, entre le claquement des DCA anglaises, nous fûmes réveillés par une formidable explosion. Un avion allemand avait réussi à passer pour aller vers la mer et les bateaux, mais n'avait pu lâcher qu'une mine marine assez près de notre village. Tout avait tremblé et beaucoup de carreaux étaient encore tombés. Mis à part un grand trou au pied d'une haie, il n'y eut aucune victime parmi nous ni parmi les troupes alliées.

Un jour de grand soleil, mon patron et moi, avec l'aide de trois des chevaux que j'avais sauvés, nous nous mîmes à moissonner le blé. Il y avait cinq chevaux au total. Les trois miens étaient devant. Je les conduisais en étant assis sur celui de gauche. Cela marchait bien, quand soudain un engin explosa sous la moissonneuse et tua certains de nos chevaux. D'autres furent blessés. Le patron, qui était assis sur la machine, fut blessé. Moi, j'avais un éclat dans la cuisse. Je ne m'en rendis compte que lorsque je posai le pied au sol. Je sentis quelque chose de chaud couler le long de ma jambe. Cela fait drôle... Ma chaussette fut vite saturée de sang. Une ambulance anglaise nous emmena rapidement dans un hôpital de campagne. Cet hôpital était composé de grandes tentes où il y avait de nombreux soldats blessés. Comme eux, nous fûmes soignés et pansés. On entendait beaucoup de gémissements et les plus atteints devaient partir vers l'Angleterre. Après une nuit blanche, nous fûmes, mon compagnon et moi, transférés dès le lendemain matin à l'hôpital civil de Bayeux où nous fûmes opérés. Après quelques jours de soins et de nourriture assez restreinte, nous sortîmes de l'hôpital mais je dus rester à béquiller pendant quelques temps.

Un jour nous partîmes vers la mer. Quelqu'un qui avait pu passer nous avait dit que cela valait le coup d'œil. En effet, c'était une nuée de bateaux de toutes tailles. Au-dessus du port artificiel d'Arromanches flottaient d'innombrables ballons argentés en forme de saucisses. Ils étaient retenus par des câbles afin de protéger l'armada des incursions des avions ennemis. Ces avions étaient peu nombreux, mais nous eûmes quand même le droit ce jour-là, à un combat aérien. Nous nous mîmes à l'abri derrière un calvaire. Les balles sifflaient de tout côté. Un avion allemand ne tomba pas très loin de nous mais le pilote eut le temps de sauter. Il fut accueilli au sol par un comité de soldats anglais. Nous pûmes apprécier le sang froid de ce garçon qui semblait très calme. Il prit son peigne pour se recoiffer et il fuma une cigarette que lui offrirent ses ennemis. La guerre était finie pour lui. En passant à Banville (au nord de Colombiers), nous vîmes un soldat à un carrefour qui faisait une

sculpture. Cette sculpture est toujours en place. Elle est en face d'un champ qui abritait la caravane du Maréchal Montgomery.

Le front avait reculé vers le sud-est. Quelques hommes, dont mon père et mon oncle, qui avaient pu récupérer des vélos, vinrent en reconnaissance à Escoville. Ils nous dirent que nous pouvions rentrer chez nous mais que ce n'était pas beau à voir. Nous rentrâmes enfin, en constatant qu'une route avait été créée entre Hérouvillette et Escoville. Elle passait au travers du parc et au ras du château qui était en partie démoli. Devant, il y avait un char allemand démoli lui aussi. Cette route avait été empierrée avec un stock de minerai de fer qu'ils avaient récupéré à la SMN. C'était tout rouge. Cela avait été fait pour éviter les mauvais virages et pour faciliter le passage des convois de camions de toutes tailles. Ces camions passaient jour et nuit pour alimenter le front en munitions et en matériel (canons, chars sur des grosses remorques, bulldozers, ponts préfabriqués et autres), cela dura jusqu'à la prise des ports, au fur et à mesure de l'avancement des troupes.

Nous nous mîmes à déblayer, nettoyer et réparer tant bien que mal, avec les moyens que nous avions. C'est là que nous trouvâmes, bien en évidence sur la cheminée, une note écrite au dos d'un vieux cadre et signée d'un certain *Major JSR Edmunds* de la *6^e Airborne Division* [*le Major Edmunds commandait la compagnie B du 2^e Bataillon Ox & Bucks, 6^e Brigade aéroportée – la même unité que le Major Howard*]. Il nous remerciait d'avoir secouru son camarade Rudge, le septième jour de juin, et nous informait qu'il était en bonne santé en Angleterre. Nous avons gardé ce document très précieusement.

Les réparations provisoires de nos maisons nous permirent de nous reloger, en récupérant parfois des poutres et des portes (même d'armoires) sur les tranchées creusées par les soldats pendant notre absence. Il y avait des armes et des munitions qui traînaient partout. Nous nous en servions pour tuer des corbeaux en haut des vieux ormes de notre avenue du château. Nous faisons aussi sauter des mines antichars en les lançant pour qu'elles retombent sur le percuteur au fond des grandes tranchées. Ces tranchées avaient été creusées au bulldozer pour abriter des pièces d'artillerie ou des chars. Nous eûmes vite des remontrances de la part de nos anciens et dûmes arrêter ces jeux dangereux et qui cassaient le reste des carreaux des habitations.

Un peu partout dans la plaine et sur la route de l'Arbre Martin, il y avait des chars démolis et souvent brûlés avec encore des cadavres à l'intérieur. Un jour, nous trouvâmes dans un herbage des chars miniatures (nouvelle arme secrète d'Hitler) [*chars télécommandés explosifs « Goliath », engins de mort à distance effectivement conçus sur une idée d'Hitler en personne*]. Ils devaient servir à être téléguidés sur les gros chars pour les faire sauter. Nous les laissâmes là après avoir seulement récupéré un petit moteur électrique qui pouvait servir de dynamo. Il n'a jamais pu nous servir, bien que l'électricité n'ait pas encore été rétablie.

Il fallut reprendre le travail, il y avait tellement à faire... Mon père reprit son travail de chef de chantier dans l'entreprise de bâtiment où il travaillait avant d'être réquisitionné par l'Organisation Todt pour la construction des blockhaus de Merville. Moi, je repris mon travail à la ferme. Nous devions ramasser le peu de récolte qui restait à faire. Cela se faisait entre les carcasses de chars. Nous sortîmes même un avion de chasse anglais qui avait été abattu lors d'un combat aérien. À l'aide de chevaux, nous le basculâmes dans une carrière toute proche où il fut recouvert petit à petit.

Un jour, alors que je hersais avec un cheval, je m'aperçus que je traînais une mine antichar anglaise dans la herse. Je commençais à connaître assez bien ces engins. Je la pris et la déposai sur la berne sans plus de façon et je repris mon travail.

Quelques jours plus tard, mon père m'annonça que son patron voulait m'embaucher. Je partis donc dans le bâtiment pour faire des réparations provisoires aux maisons. Je commençai d'abord par les souches des cheminées qui étaient presque toutes tombées, puis par les bouchages de trous de toutes sortes. C'est ainsi que cette période s'acheva, avec encore des restrictions de toutes sortes : les tickets de pain jusqu'en 1948, et tout le reste à l'avenant. Il fallait des « bons matière » pour acheter une pelle, il fallait couper un manche dans une haie. On piétinait de la terre pour faire le mortier. Un peu plus tard, nous avions de la chaux vive qui venait de Fleury-sur-Orne. Elle était en blocs. Nous creusions un trou et nous l'éteignions à coup de seaux d'eau que nous puisions dans les puits ou les mares. Cela dégageait beaucoup de vapeur mais au bout de quelques heures, nous avions un liant plus convenable que la terre.

Peu à peu les choses s'améliorèrent mais quelle époque nous avons vécue ! C'était dur, nous avons souffert. Nous avons beaucoup travaillé pour remettre tout en état. Nous avons eu de très mauvais moments mais aussi de bons dont nous nous rappellerons le reste de nos jours.

Pour finir, je voudrais rendre hommage aux morts de notre village d'Escoville qui ont péri sous les obus ou la mitraille et qui reposent dans notre cimetière :

Monsieur Jules Rosette, un berger du village ;
Madame Amédée Gifard, grand-mère et seule parente de deux prisonniers ;
Monsieur Pierre Guicquiaud, tué dans la cour d'une ferme ;
Monsieur Léon Daboust, Madame Léon Daboust, Monsieur André Daboust, tous les trois tués par une salve d'obus de marine ;
Monsieur André Leblanc, Mademoiselle Agnès Bäckert, Monsieur Gérard Bäckert, Mademoiselle Jacqueline Lelièvre, Mademoiselle Bernadette Lelièvre, également tués par une salve d'obus de marine ;
Monsieur Albert Daniel et Monsieur Pierre de Erenaga, tués tous deux par une mine ;
Monsieur Georges Rouelle, Mademoiselle Odile Durand, Monsieur Clément Durand, tués par une mitrailleuse ;
Monsieur Jules Paulmier, tué par une mine.

Hommage également au soldat parachutiste W.S. Wilkins, mort à l'âge de vingt-deux ans, qui repose dans notre cimetière.

Hommage enfin à tous ceux qui ont été transportés dans les cimetières de Ranville ou de Banneville-la-Campagne. Merci à eux de nous avoir apporté la libération.